

ENDYMION

*Mère éthiopienne aux mamelles d'étoiles,
Matrice où l'univers éclôt avec lenteur,
Nuit dont la noire chair a de luisantes moelles,
Ombre laiteuse au Pôle et verte à l'équateur.*

*Nuit, secrète tiédeur où les corps se pénètrent,
Où l'âme se répand en de sombres parfums;
Minuit, zéro de l'heure, étonnement des êtres,
Où rôdent, spectres blancs, d'autres minuits défunts.*

*Vide, puits d'absolu, présence de l'espace,
Aumône d'une paix qui n'est pas du repos;
Le vent assoupisseur qui se lève et qui passe
Couche, gavés d'oubli, les vivants, ces troupeaux.*

*Point d'aboutissement des spasmes qui s'achèvent,
Où se font, se défont, et se refont nos fers,
Où ces étranges Nous que nous nommons nos rêves
Nous portent en riant vers nos secrets enfers.*

*Nuit qui fait resplendir sur la beauté du pâtre
La pâleur de la lune et celle du désir.
Touffes noires de l'ombre au creux chaud d'un albâtre,
Sépulcre sidéral où saigne du plaisir.*

*Heure où tout l'univers redevient du possible,
Résolution sombre où tendent les accords;
Frémissement confus, indistinct et paisible,
Où tous les corps humains ne sont plus qu'un seul corps.*

*Nuit où le nouveau-né croit retrouver l'asile
Du gouffre maternel qui longtemps l'abrita;
Océan de noirceur dont l'astre n'est qu'une île;
Nuit dont, chaque matin, le jour est l'apostat.*

*Echappé par ta grâce au jour qui nous morcelle
Et nous oppose à tout pour tout nous opposer,
Je me livre, ô Ténèbre, épouse universelle,
Aux mille lèvres d'or de ton sombre baiser.*

*Je ne suis plus celui qui rôdait dans les vignes,
En quête d'un fruit clair comme un espoir fondant,
Et, sorti de l'étang où s'ébattaient les cygnes,
Offrait sa beauté pâle au soleil trop ardent.*

*Je ne suis plus celui qui cherchait son image
Dans les combes où l'eau s'endort avec douceur,
Et baisait vainement, voluptueux hommage,
La trouble illusion d'un corps sans épaisseur.*

*Celui que poursuivait la nymphe ou le satyre;
Qui tendait ses bras nus vers l'objet passager;
Je ne distingue plus, dans l'ombre qui m'attire,
Autrui, cet ennemi, de Moi, cet étranger.*

*Allongé sur la mousse, ou le sable, ou les pierres,
Sans tenter de jouir après avoir lutté,
Mes yeux doublent la nuit en fermant leurs paupières,
Et le repos du monde est ma sérénité.*

*L'immense vie agit et fermente en silence,
Fluide que l'objet contient sans l'enfermer,
Et la liquide paix où mon corps se balance
Ignore que haïr est le revers d'aimer.*

*Le jour, ce prisonnier, heurte aux parois des choses,
S'efforce de lutter, s'exténue à grandir,
Mais la nuit et la vie au fond de tout reposent,
Et le cœur de chaque homme est un secret nadir.*

*Le jour, je me cherchais, la nuit, je me retrouve;
Le sein primordial un instant s'est rouvert;
Et ma chienne à mes pieds, comme une sombre louve,
Lèche sur mes orteils la blancheur de l'hiver.*

*La nuit emplit mes flancs, mes vaisseaux, mes vertèbres,
Le sein froid de Diane a de sombres appâts;
Blotti comme un enfant sur le cœur des ténèbres,
Je glisse éperdument vers tout ce qui n'est pas.*

*J'ai cessé d'espérer, de poursuivre ou d'étreindre;
Je ne suis qu'un oubli respirant et bercé.
L'ombre, secret giron où plus rien n'est à craindre,
Fait de l'immense vie un cauchemar passé.*

*La nuit résout en moi l'énigme qui m'obsède :
Mon corps fond comme un miel dans ce nocturne été;
Et l'être, chaque soir, qui se livre et qui cède,
Passe des bras de Pan dans les bras d'Astarté.*

MARG YOURCENAR.